

Que faire pour aider un rhododendron à résister à nos étés qui se révèlent, sinon de plus en plus chauds, du moins avec des périodes sans pluie de plus en plus longues ?

C'est une question que tout le monde (?) se pose et que je me suis posée depuis le début de ma passion pour cette plante étant donné que mon jardin est un ancien champ par conséquent sans arbre pour apporter de l'ombre bien-faisante.

Le sol de ce jardin est très léger ce qui s'est toujours révélé être une qualité pour la culture du Rhododendron mais un défaut considérable lors des périodes sèches prolongées de l'été où il n'était pas rare de trouver de la poussière sur 25 cm de profondeur. J'ai découvert, à cette occasion, que le rhododendron peut – survivre – dans ces conditions inhospitalières s'il a développé auparavant une motte de racines suffisamment importante. Il semble que ce volume soit atteint – tout au moins dans mon jardin – au bout de 3 ans de culture en pleine terre. C'est, vous l'aurez compris, une règle générale car toutes les plantes ne poussent pas de la même façon et à la même vitesse.

Mon premier souci fut donc de planter quelques arbres que j'espérais, de façon judicieuse, afin de leur procurer de l'ombre le plus rapidement possible. Le seul critère de choix fut donc une croissance rapide.

Ainsi furent plantés *paulownia*, *catalpa*, *alnus cordata*, *acer platanoides*, *eucalyptus niphophila* et *liriodendrons tulipifera*. Très rapidement je fus dans l'obligation de retirer le catalpa qui menaçait de devenir un "serial killer" pour tous les rhododendrons autour de lui tant ses racines squattaient celles de mes plants préférés. J'aurais pu planter plus serré afin d'obtenir un résultat plus rapide mais cela aurait eu pour conséquence d'être obligé d'élaguer par la suite régulièrement. J'ai choisi de planter "large".

Ainsi donc, si les rhododendrons étaient encore jeunes, il me fallait les arroser puisqu'ils n'avaient pas d'ombre. Le nombre de plantes à arroser était si grand que l'arrosage automatique fut l'unique solution envisagée. Après avoir acheté et bricolé quelques cracheurs pour les adapter à cette mission particulière je les laissais à leur tâche sous le contrôle de minuteurs. Toutes les deux heures je les changeais de place sans avoir une idée précise de la quantité d'eau que chaque plante recevait. Mon but était qu'elle soit "rassasiée" pour quelques jours.



Je constatai, les années suivantes, que les branches de la partie centrale de la plante étaient plus petites alors que celles situées à la couronne présentaient une croissance "normale". Je supposai une légère attaque de phytophthora liée à ma façon d'arroser sans en avoir la preuve. Puis, un jour, après avoir acheté un pluviomètre pour un tout autre usage, l'idée me vint de le mettre à côté du rhododendron et de mesurer la quantité d'eau qu'il recevait. En 30 minutes le pluviomètre indiquait le chiffre effarant de 40 mm. Ce qui voulait dire qu'en deux heures le rhododendron recevait 160 litres au mètre carré. Si mes plants n'étaient pas tous morts sous ce déluge je ne le devais qu'au parfait drainage de mon sol.

J'en tirerai comme conclusion et comme règle à adopter : arroser souvent mais peu (en tout cas pas trop). Mes minuteurs sont maintenant réglés sur 30 minutes au maximum.

Revenons un instant sur ma conclusion d'attaque de phytophthora.

L'eau et les éléments nutritifs sont extraits du sol par les poils absorbants situés aux extrémités des racines ou radicelles, les 5 derniers centimètres environ. Ils sont véhiculés par les vaisseaux des "racines" jusqu'au collet de la plante. Ce collet (la base du tronc) est constitué par l'ensemble de toutes les racines. Il n'est pas pour autant un énorme tube qui collecterait la sève de toutes les racines. Les vaisseaux s'élèvent dans le tronc en gardant leur autonomie. C'est pourquoi la partie centrale d'un rhododendron est nourrie par la partie centrale de sa motte de racines. Laquelle partie est naturellement celle qui se dessèche le plus tardivement à l'instar d'une éponge gorgée d'eau.

Température élevée et saturation en eau favorisent généralement le phytophthora. Le nombre de rhododendrons montrant leur partie centrale avec une croissance amoindrie étant trop important pour que je puisse penser à quelques cas particuliers j'en tirerai la conclusion que ma façon d'arroser était en cause. Elle n'était pas adaptée. D'ailleurs il est médicalement admis que l'on doit apporter graduellement un remède à tout être vivant qui souffre d'une carence. On réchauffe doucement, par exemple, un membre gelé et, il est hors de question d'apporter un festin à quelqu'un de sous-alimenté.

Depuis que le temps d'arrosage est limité à 30 minutes je n'ai plus rencontré ces problèmes. Par contre les plantes touchées les années précédentes montrent toujours cette inégalité de croissance entre le centre et la couronne. Pour combien de temps encore ?

L'arrosage, même s'il est entièrement ou partiellement mécanisé, reste une corvée par la surveillance constante qu'il nécessite. Il en devient donc intéressant de tout faire pour les espacer le plus possible. Il faut pour cela limiter les pertes par évaporation et, par conséquent, empêcher le soleil de chauffer la surface de la motte de racines. Nous ne nous pencherons pas sur le cas de certains rhododendrons qui le font naturellement de par leur port compact ou plus ou moins étalé. Le *R. yakushimanum* est un bon exemple.

Il n'en est pas de même pour les rhododendrons ayant un port semi érigé ou érigé. La solution qui vient tout de suite à l'esprit est le mulch : une dizaine de centimètres d'écorces de pin étalées au pied de la plante font un excellent isolant. Je n'aime pas le mulch ; non pas à cause de son aspect artificiel mais parce que dans mon jardin les taupes sont présentes et qu'il m'est impossible de découvrir leurs galeries sous la couche d'écorces de pin. Elles peuvent ainsi faire tout le tour du plant sans que je m'en aperçoive, empêchant la progression des racines qui se retrouvent dans le vide. Pourquoi les taupes viennent-elles autour des plants ? Parce que la terre arrosée est plus meuble, tout simplement.

Si j'ai évoqué l'aspect artificiel de l'écorce de pin c'est à dessein car il existe une couverture isolante tout à fait naturelle : l'herbe.

Je suis bien conscient que l'herbe prélève son écot : c'est l'aspect négatif de cette solution.

Il existe cependant un aspect positif qui, je crois, l'emporte ; l'herbe ralentit la hausse de la température par évaporation matinale de la rosée nocturne qui s'est déposée sur elle. L'évaporation abaisse la température et contribue à entretenir le degré hygrométrique de l'air ambiant. L'été, vers 10 heures du matin, l'herbe est encore mouillée bien qu'il n'ait pas plu dans la nuit. Cette condensation est le fruit du refroidissement nocturne au cours des nuits claires. Je n'ai jamais vu de rosée sur des écorces de pin. De plus, lorsqu'une averse de courte durée se produit, l'eau est absorbée par le bois cuit par les rayons du soleil sans que les racines n'en reçoivent une goutte. Alors que l'eau cheminera jusqu'au sol le long des brins d'herbe lors d'une petite ondée.

Après avoir décidé d'utiliser un couvert naturel la question suivante fut : quelle sorte d'herbe fallait-il semer pour obtenir le meilleur résultat ?

Le premier nom qui vient à l'esprit est celui du ray-grass couramment utilisé dans le cas de prairies artificielles et de pelouses. Les plus connus sont le ray-grass anglais et le ray-grass italien.

Le ray-grass anglais (*Lolium perenne*) est une graminée plutôt bisannuelle que vivace. Il réussit sur tous les sols qui ne sont pas trop secs. Le ray-grass anglais nécessite moins de soins que d'autres espèces pour la préparation du lit de semences. Il est particulièrement bien adapté aux zones océaniques. S'il s'arrête de pousser au-dessus de 25°C et jaunit durant les étés secs, il redémarre et reverdit rapidement dès les pluies de fin d'été. Enfin il s'installe rapidement.

Le ray-grass italien (*Lolium multiflorum*) est une espèce annuelle ou bisannuelle. C'est une plante à racine pivotante de végétation moins dense que la précédente.

Pour résumer, ces deux candidats potentiels présentent sensiblement les mêmes défauts : faible pérennité, faible résistance à la sécheresse et, de plus, ils sont assez sensibles aux rouilles ce qui peut nuire aux plantes qu'ils seraient supposés protéger.

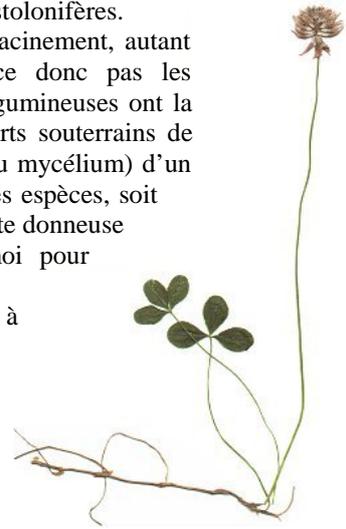
Le défaut majeur d'une telle solution reste que l'herbe devient une "moquette" rabougrie l'été juste au moment où l'on attend d'elle un rôle majeur de protection.

La solution d'une graminée étant définitivement écartée pour manque d'adaptation aux époques sèches, l'idée vient de chercher parmi les plantes qui justement poussent l'été : les légumineuses.

Le trèfle blanc (*Trifolium repens*) est une plante vivace à tiges rampantes et stolonifères. Il pousse communément dans les endroits piétinés et s'élève peu. Son enracinement, autant que j'aie pu en juger, est relativement superficiel. Il ne concurrence donc pas les rhododendrons. Il devrait même les "nourrir" quelque peu. En effet les légumineuses ont la faculté de fixer l'azote de l'air ainsi que l'azote libre du sol. Les transferts souterrains de composés azotés se font soit par transfert direct via les hyphes (filament du mycélium) d'un champignon mycorhizien formant un réseau entre les racines des différentes espèces, soit par exsudation de composés azotés par le système racinaire vivant de la plante donneuse puis la réabsorption par la plante receveuse. Ne comptez pas sur moi pour développer plus largement ce sujet.

L'avantage principal de cette légumineuse réside dans sa faculté à résister à des périodes sèches prolongées. Il ne pousse pas dans ces moments mais il reste vert et continue à remplir sa mission qui est de couvrir le sol de façon à ce qu'il soit soustrait à l'ardeur des rayons du soleil. Le système stolonifère d'une plantation de plusieurs années est un plus car elle garde bien l'humidité au niveau du sol.

La plantation se fait à la fin de l'été pour bénéficier de la chaleur de la terre et des pluies qui vont arriver. Il est en effet impératif que le trèfle se soit développé avant l'hiver car les jeunes plantes ne résistent pas au gel. Inutile de travailler la terre en profondeur, un bon griffage suffira dans la plupart des cas à moins que votre sol ne soit exagérément dur parce que compact ou trop piétiné. Vous trouverez les graines dans les magasins un peu spécialisés qui vendent aux particuliers et aux agriculteurs.



Je fus victime de mon "succès" la première année. J'étais tellement content de mon trèfle qui poussait dru (j'avais semé trop serré) que lorsque j'ai voulu passer la tondeuse dedans il était trop tard et ce fut d'autant plus mission impossible que tous les endroits semés n'étaient pas plats.

Un membre de la Société Bretonne du Rhododendron, Jean-Yves MORVAN, lors d'une visite, me dit qu'il utilisait autour de ses rhododendrons une débroussailleuse à fil. Je n'avais jamais utilisé ce genre d'engin mais, renseignements pris, je fus rapidement convaincu que c'était l'outil adapté à cet usage.



De la pratique naît l'expérience. Je ne sais pas si tous les modèles, et ils sont nombreux, sont vendus avec un harnais mais ce dernier est incontournable dès que la surface à tondre représente quelques centaines de mètres carrés. Je recommanderai également le port d'un pantalon imperméable sur une paire de bottes qui vous protégeront contre le jus de chlorophylle.

Par contre **le port d'un casque avec visière est impératif** si vous voulez garder vos deux yeux. Dans un premier temps j'avais acheté une visière qui était faite d'un grillage très fin sensé tout arrêter. Je me suis aperçu que, de temps en temps, je recevais de très fines particules. C'était sans danger mais cependant douloureux et cela m'obligeait à stopper pour demander l'aide de ma femme. Récemment j'ai fait l'acquisition d'une visière toute en plastique qui a résolu le problème. La protection de l'oeil n'est pas à négliger non plus.

Ainsi équipé, vous balancez votre machine de droite à gauche et vice versa en évitant dans la mesure du possible de toucher le sol. Vous constaterez vite qu'il est préférable de travailler tant qu'il y a de la rosée (ou de la pluie) sur le sol pour éviter de faire un nuage de poussière. Le sens de rotation de la tête de la débroussailleuse est important suivant que vous voulez éjecter les débris dans un sens ou un autre. Ainsi je préfère tourner dans le sens inverse aux aiguilles d'une montre autour de mes rhododendrons : les débris sont alors projetés au pied de celui-ci et concourent ainsi à la fertilisation du sol en se décomposant. C'est tout bénéfique pour les racines.

Avec l'entraînement on arrive à couper le trèfle et toutes les autres herbes à la hauteur que l'on veut. Une dizaine de centimètres semble une bonne moyenne. Il faut garder à l'esprit que le sol doit rester "dissimulé" sous un tapis de verdure pour être protégé. Il arrive cependant que la tête touche le sol. Les contacts répétés finissent par la détruire. Ma machine était équipée à l'origine d'une tête plastique à l'intérieur de laquelle était enroulée une réserve de fil. Quand celui-ci était érodé il fallait appuyer sur la partie centrale de la tête pour libérer un cliquet tout en tirant de chaque côté du fil pour en sortir la longueur voulue. Je dois dire que cela fonctionnait quand tout était neuf mais la poussière s'infiltrant dans toutes les parties mobiles eut vite fait de bloquer et de venir à bout de ce beau mécanisme.

Quand il m'a fallu acheter une nouvelle tête, j'ai opté pour une tête tout en métal où il n'y a aucune pièce mobile. Quand le fil est usé on le remplace simplement par un neuf plié en deux. C'est la surépaisseur que provoque cette



pliure qui le maintient en place. Différentes tailles de logements sont prévues pour des fils différents. Il y a une chose que je n'arrive pas à trouver : le "temps" pour couper mon trèfle. Les médisants (et j'en connais) diront le "courage".